
Les animaux de la mer. Genèse d'un bestiaire fabuleux, des mosaïques romaines aux éditions illustrées de la Renaissance

Caroline Février



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1746>

DOI : 10.4000/kentron.1746

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 31-53

ISBN : 978-2-84133-321-9

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Caroline Février, « Les animaux de la mer. Genèse d'un bestiaire fabuleux, des mosaïques romaines aux éditions illustrées de la Renaissance », *Kentron* [En ligne], 23 | 2007, mis en ligne le 16 mars 2018, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1746> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1746>



Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

LES ANIMAUX DE LA MER. GENÈSE D'UN BESTIAIRE FABULEUX, DES MOSAÏQUES ROMAINES AUX ÉDITIONS ILLUSTRÉES DE LA RENAISSANCE¹

Pleraque etiam monstifica reperiuntur, perplexis et in semet aliter atque aliter nunc flatu nunc fluctu conuolutis seminibus atque principiis / « On trouve même [dans la mer] beaucoup d'êtres monstrueux, car les semences et les embryons s'y confondent et s'agglomèrent de multiples façons, roulés soit par le vent, soit par la vague »².

C'est sur ces considérations que s'ouvre le neuvième livre de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, dédié aux animaux marins. Pour les Anciens, dont Pline se fait l'interprète, comme pour les hommes du Moyen Âge, l'Océan nourrit tout un imaginaire peuplé de créatures toujours étranges, et souvent terrifiantes. Monde de l'inconnu, de l'altérité, les fonds marins constituent un vivier propice à la génération des monstres de toutes sortes³. Fasciné par cet univers qu'il connaît peu, qu'il connaît mal et qu'en même temps il redoute, l'homme va chercher peu à peu à en pénétrer les mystères. Mais les progrès de l'ichthyologie seront lents, et il faudra des siècles pour que les naturalistes s'affranchissent enfin de l'érudition gauche et même fantaisiste héritée de l'Antiquité : pour la période qui s'étend sur la fin du XV^e et la première moitié du XVI^e siècle, l'heure est encore aux antiques préjugés, et il n'est pas de traité d'histoire naturelle qui ne fasse place aux monstres répugnants engendrés par Dame Nature⁴. A. Paré ne fait pas exception à la règle, qui n'hésite pas à compléter son

1. Le texte de cet article est issu d'une communication présentée au Muséum national d'histoire naturelle, dans le cadre du séminaire d'anthropozoologie de Monsieur F. Poplin, à qui nous tenions à exprimer toute notre gratitude pour ses remarques et les compléments bibliographiques qu'il nous a fournis.

2. Plin., *nat.* 9, 2 (trad. E. de Saint-Denis, CUF, 1955). Voir aussi *nat.* 2, 7 : *innumerae in mari praecipue [...] monstificae gignantur effigies*.

3. Voir Vergé-Franceschi 1997.

4. Cf. P. Belon, *Nature et diversité des poissons avec leur pourtraicts representez au plus près du naturel*, Paris, 1555 (chap. V) : « Comme la Terre produit entre aultres choses admirables plusieurs monstres de diverse façon, aussy ne fault doubter qu'en la mer – qui ha trop plus grande estendue et est pleine d'infiny nombre de poissons et autres bestes – ne s'engendre choses monstrueuses et d'estrange sorte ».

ouvrage de tératologie *Des monstres et des prodiges* (1573) d'un chapitre richement illustré sur les monstres marins. À cet égard, la taxinomie est tout à fait révélatrice des mentalités et surtout des savoirs de l'époque. On n'opère pas de distinction entre animaux fabuleux et animaux vrais, en sorte que le triton et la sirène cohabitent avec le congre ou le mullet, et, par ailleurs, les animaux rares ou de grandes dimensions, comme les cétacés, sont rangés, d'emblée, parmi les monstres⁵.

Précisément, il importe de définir avec plus de netteté la notion de monstre, tant elle peut paraître floue. Nous ne nous attarderons pas ici sur le concept philosophique de monstruosité et sa définition par rapport à la norme. Nous nous contenterons plutôt de distinguer les différentes catégories de monstres : d'abord celle des monstres de la fable, ces créatures imaginaires qui peuplent les récits mythologiques, tels l'hydre, la sirène, les néréides, les tritons ou encore le léviathan ; ensuite, celle des monstres qui relèvent de la tératologie, ces animaux difformes dont la naissance était considérée, par les Romains, comme le signe terrifiant de la colère des dieux. Ces monstres-là n'ont pas leur place dans notre étude, dans la mesure où la connaissance de leur existence même suppose l'observation attentive d'une espèce, et donc une démarche scientifique qui n'est pas envisageable à l'époque concernée. Enfin une troisième classe regroupe les animaux rares ou étranges qui, en l'état des connaissances d'alors, étaient systématiquement mis au rang des créatures monstrueuses. Un poisson digne de ce nom devait pouvoir tenir dans un plat. Au-delà, il devenait un monstre effrayant. C'est ainsi que la baleine, le calmar géant (à tort confondu avec la pieuvre) ou la tortue-luth devenaient bien malgré eux les héros d'épopées sanguinaires. De la même manière, on voyait dans un phoque, un morse ou une raie, qui un évêque, qui un « moine de mer », qui un dragon marin. Sans doute aurons-nous à évoquer cette dernière catégorie, mais c'est de tout autres monstres que nous traiterons. Des monstres imaginaires, créations à la fois sémantiques et esthétiques, nées de l'image et du langage.

L'ichthyologie antique et son héritage

En ce domaine, les savants de la Renaissance ne faisaient que reprendre les travaux de leurs devanciers de l'Antiquité – Aristote bien sûr, mais aussi Pline et Solin – ainsi que, pour le haut Moyen Âge, Isidore de Séville qui, au VII^e siècle, consacra un chapitre entier de ses *Étymologies* aux animaux aquatiques. Les espèces de poissons étaient bien connues des Anciens, y compris des poètes : Ovide lui-même, dans ses *Halieutiques*, dresse un minutieux inventaire des espèces existantes. Il est cependant probable qu'un certain nombre de traités importants ont disparu, à l'exemple du *De piscium natura* de Sénèque.

5. Confusions soulignées par Boulet 1961.

Pline l'Ancien, *miraculorum naturalium scriptor* selon saint Augustin⁶, est probablement, en la matière, l'un des auteurs les plus fréquemment invoqués⁷. Dans les livres IX et XXXII de son *Histoire Naturelle*, l'encyclopédiste latin tire un parti original de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, en rapprochant hardiment et en juxtaposant des observations qui étaient présentées de manière distincte chez le savant grec ; il puise également chez un grand nombre de prosateurs latins, parmi lesquels Trogue-Pompée, Cornelius Népos ou encore Trebius Niger. On l'aura compris, les pages que Pline consacre aux animaux marins sont loin d'être un modèle d'exactitude scientifique⁸, et les confusions y abondent. De toute évidence, le dessein de Pline était non seulement d'instruire son lecteur, mais surtout de l'étonner par de plaisantes digressions. À moins qu'il ne se fût agi, précisément, de l'instruire en l'étonnant. Par sa variété, sa diversité, son pittoresque, le catalogue plinien tient davantage du « cabinet de curiosités » que du traité scientifique⁹. Quant à l'ouvrage du géographe Solin, les *Collectanea rerum memorabilium*, compilation de l'*Histoire Naturelle* de Pline réalisée au III^e siècle de notre ère, il s'inscrit d'ailleurs dans la tradition paradoxographique. Collectionneurs de *mirabilia*, les paradoxographes grecs se plaisaient à décrire, avec force détails, les étrangetés de la Nature¹⁰.

Par son caractère impalpable, étrange et inquiétant, le monde marin se prête donc à la double destination des littératures savantes de l'Antiquité : instruire et étonner¹¹. Distinct de la Terre, monde des hommes, et du Ciel, monde des dieux, l'Océan se présente comme un espace marginal, comme une entité génitrice de toute monstruosité¹². On retrouvera donc ce goût des Anciens pour les *mirabilia* dans les descriptions hautes en couleur que Pline nous livre de la baleine (*nat.* 9, 4-8) ou du poulpe géant (*nat.* 9, 92 sq.). Des animaux extraordinaires qui sont localisés dans un Ailleurs plus rassurant. On conçoit sans peine le merveilleux dès lors qu'il existe hors de notre espace connu : les Antipodes (l'*alter orbis*), les territoires de l'Inde ou de l'Éthiopie constituent le lieu par excellence de l'anormalité et du merveilleux¹³. On ne saurait admettre en revanche que la monstruosité fasse irruption dans les

6. *Ciu.* 15, 9.

7. Sur la perception de l'œuvre plinienne, voir Findlen 1990, 297.

8. Je renvoie, ici, aux travaux d'E. de Saint-Denis (Saint-Denis 1943, 1944, 1966 et surtout 1947) et, plus récemment, à Capponi 1990. Voir aussi Bodson 1997.

9. Voir, à ce sujet, les remarques d'E. de Saint-Denis dans l'introduction à son édition du livre IX de l'*Histoire Naturelle* (cf. p. 11 : « son livre est un musée où le goût du merveilleux a fait plus que la discipline de la science, et la compilation plus que le raisonnement »). Sur l'œuvre de Pline, on consultera maintenant Naas 2002.

10. Sur cette littérature, voir notamment Jacob 1980 ; Bianchi 1981 ; Schepens & Delcroix 1996.

11. Cf. Kolb 1996.

12. Voir Cagnolaro 1982, 29.

13. Voir Kappler 1980, 36 : « Il est rare que le merveilleux existe dans les limites de notre horizon : la plupart du temps il naît là où le regard ne porte plus ».

lieux qui nous sont familiers. Il faudra donc distinguer le merveilleux des récits de voyages, où, dans une perspective cosmographique, on se complait à décrire les particularités les plus étonnantes des peuples des confins et la monstruosité effrayante et insupportable, prodigieuse, qui surgit dans le quotidien. Pline évoque ainsi la mer des Indes qui renferme « les animaux les plus nombreux et les plus grands »¹⁴, ou encore la péninsule de Cadara, dans la Mer Rouge, où « les monstres marins atteignent une grosseur qui ne leur permet plus de se mouvoir »¹⁵. Il s'attache ensuite à confirmer la présence, sur les rivages de l'Atlantique cette fois, des tritons, des Néréides et même, comble de l'abomination, l'existence de l'*homo marinus*, troublante créature conçue à l'image de l'homme, aperçue aux abords de Gadès, l'actuelle Cadix¹⁶.

Un bestiaire pour le moins effrayant, qui connaîtra une fortune inattendue jusqu'à la Renaissance, puisque ces créatures figureront dans les traités de zoologie, au même titre que les poissons les plus communs. Outre les naturalistes, les géographes du XVI^e siècle s'intéressent eux aussi à la faune monstrueuse des océans et ils reproduisent sur leurs cartes de navigation les spécimens les plus terrifiants, dans l'intention, dit-on, de mettre en garde les marins trop téméraires¹⁷. C'est ainsi que Sebastian Münster, un moine allemand, professeur de théologie à Bâle et géographe à ses heures, fait éditer en 1550 une *Cosmographie* illustrée notamment d'une gravure sur bois représentant les animaux de la mer de Norvège. En 1570 paraît à Anvers le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius, l'un des monuments de la cartographie du XVI^e siècle, qui montre un océan Pacifique peuplé de sirènes et de baleines redoutables. Des représentations qui se veulent saisissantes, et des mers qui regorgent de monstres gigantesques et hideux, au risque de faire sourire le lecteur moderne.

On comprend, *a fortiori*, que les Anciens aient éprouvé de réelles difficultés à appréhender ce qui ne leur était pas immédiatement accessible. Si la mer se révélait un terrain propice à l'élaboration de récits fabuleux dont étaient friands les contemporains de Pline, elle n'en constituait pas moins un univers impénétrable dont il importait de percer les mystères. C'est donc par le prisme du Connu que les hommes de l'Antiquité devaient envisager l'Inconnu. On constate ainsi que le monde subaquatique est envisagé comme un reflet, en négatif, du monde terrestre¹⁸. La

14. Nat. 9, 4 : *Plurima autem et maxima animalia in Indico mari.*

15. Nat. 9, 6 : *Huius loci quiete praecipue ad immobilem magnitudinem beluae adulescunt.*

16. Nat. 9, 10 : *Auctores habeo in equestri ordine splendentes, uisum ab iis in Gaditano oceano marinum hominem toto corpore absoluta similitudine.* Si la Méditerranée était bien connue des Anciens, l'océan Atlantique avait, à cette époque encore, conservé son mystère ; voir Caprotti 1982.

17. Cf. *L'Imaginaire marin en Occident, du XVI^e au XX^e siècle*, Plouzané, Géolittomer-Brest – Institut universitaire européen de la mer, 2000, *passim*. Les mêmes conceptions se retrouvaient dans le monde arabe, où fleurissaient récits de voyages et cosmographies ; cf. Fahd 1978, 129 sq.

18. Voir Cazenave 1979, 235.

faune marine apparaît alors comme une sorte de pendant de la faune terrestre, ce qu'affirme précisément Pline :

Ainsi se vérifie l'opinion commune que tous les êtres naissant dans une partie quelconque de la nature se trouvent aussi dans la mer, sans compter beaucoup d'autres qui n'existent nulle part ailleurs¹⁹.

À ce titre, il semble donc logique de désigner les animaux aquatiques par les appellations qui caractérisent les animaux terrestres, beaucoup plus familiers à l'homme. Isidore de Séville en avertit ainsi son lecteur, au début du chapitre qu'il consacre aux animaux marins :

Les hommes ont nommé les bestiaux, les bêtes sauvages et les oiseaux avant les poissons, parce qu'ils les ont vus et connus d'abord. Plus tard, quand on connut peu à peu les espèces de poissons, on leur donna des noms soit d'après leur ressemblance avec des animaux terrestres, soit d'après leur aspect particulier ou leurs mœurs, ou d'après la couleur, la forme ou le sexe. D'après la ressemblance avec les animaux terrestres, comme la grenouille, le veau ou le lion [...] ainsi que tous les autres qui ont pris des noms d'animaux terrestres d'après leur aspect. D'après les mœurs des animaux terrestres, tels les chiens de mer, nommés d'après les chiens de terre parce qu'ils mordent, et les loups parce qu'ils pourchassent les autres poissons avec une insatiable voracité²⁰.

Isidore ne faisait que reprendre ici, en la développant, une notice du *De lingua latina* de Varron :

Un très grand nombre de noms de poissons ont été empruntés à des animaux terrestres qui présentent un aspect similaire²¹.

On associait donc les poissons aux animaux terrestres selon leur forme, leur couleur, leur odeur, leurs qualités gustatives, les sonorités qu'ils émettaient, leur comportement ou encore leur habitat²². Cette pratique n'était pas le fait des auteurs latins. Ceux-ci s'étaient contentés en fait de traduire littéralement le lexique utilisé par leurs modèles grecs, et principalement Aristote²³ : le κριός, le « bélier » (sorte de cétacé), est devenu l'*aries*, le κύων θαλάσσιος, le « chien de mer » (roussette), est

19. *Nat.* 9, 2 : *uera ut fiat uolgi opinio, quicquid nascatur in parte naturae ulla, et in mari esse praeterque multa quae nusquam alibi.*

20. *Étym.* 12, 6, 4 sq.

21. *Ling.* 5, 77 : *uocabula piscium pleraque translata a terrestribus ex aliqua parte similibus rebus.*

22. Comme le remarque E. de Saint-Denis, il s'agit souvent de noms de volatiles (XXII-XXIV).

23. Sur ces emprunts au grec et la constitution de ce lexique spécialisé, voir Fohalle 1930, 288-296.

devenu le *canis marinus*, le κορακῖνος, le « corbeau » (coracin), est devenu le *coruus*, le δράκων, le « dragon » (petite vive), est devenu le *draco marinus*, l'ἑχῖνος, le « hérisson » (oursin), est devenu l'*echinus*, le χελιδών, l'« hirondelle » (aronde), est devenu l'*hirundo*, le σαύρα, le « lézard » (sorte de maquereau), est devenu le *lacertus* et le θαλάσσιος λαγώς, le « lièvre marin » (sorte de mollusque), est devenu le *lepus marinus* ; quant au πολύπους, le « poisson à plusieurs pattes » (poulpe), il a été transcrit en *polypus*. On pourrait allonger cette liste par bien d'autres exemples, mais nous nous bornerons à renvoyer aux auteurs anciens eux-mêmes, qu'il s'agisse de Varron, de Pline, d'Isidore, mais aussi d'Ovide, d'Horace, d'Ausone ou de Columelle. Nous ne nous attarderons pas non plus sur la classification proprement dite des noms de poissons en latin, dans la mesure où cette question a déjà été amplement étudiée²⁴.

Nombreux sont d'ailleurs les savants qui, dès la fin du XV^e siècle, c'est-à-dire le moment à partir duquel les éditions de l'*Histoire Naturelle* commencent à se multiplier²⁵, s'emploient à identifier les *aquatilia* antiques avec les poissons connus de leur temps, ôtant à ceux-là une bonne part de leur prestige²⁶. Néanmoins, les correspondances précises établies au XX^e siècle par J. Cotte²⁷ et E. de Saint-Denis attestent que, dans certains cas, il n'est pas possible d'identifier avec certitude le poisson et encore moins de lui trouver un équivalent moderne ; c'est le cas notamment du *mus marinus*, que Pline confond à tort avec la tortue d'eau et que l'on a tantôt identifié à la tortue-luth, tantôt à un cétacé, tantôt au poisson-globe (le Tétrodon)²⁸ ; c'est encore le cas du *lepus marinus*, que l'on hésite à classer parmi les poissons vénéneux ou parmi les mollusques²⁹. De surcroît, le fait que les Anciens aient souvent désigné plusieurs animaux aquatiques par la même appellation ne facilite guère le travail de l'exégète.

Une terminologie extrêmement flottante et une méthode scientifique plus que discutable n'ont cependant pas réussi à décourager les encyclopédistes du XIII^e siècle, qui ont fait de Pline leur source principale en la matière, avant d'être eux-mêmes largement mis à contribution par les naturalistes des siècles suivants.

24. Voir, outre Saint-Denis 1947, Schmid 1909 ; Wood 1927-1928 ; Lacroix 1937. Voir aussi Delorme & Roux 1987.

25. On ne dénombre pas moins de dix-neuf éditions de Pline avant 1500 ; cf. Mesnard 1973a, 201 ; Pinon 1995, 19, et surtout Nauert 1979, 76.

26. Cf. par exemple C. Estienne, *De latinis et graecis nominibus arborum, fruticum, herbarum, piscium et auium liber*, Paris, 1544. Sur ce point, voir Mesnard 1973a, 203 sq.

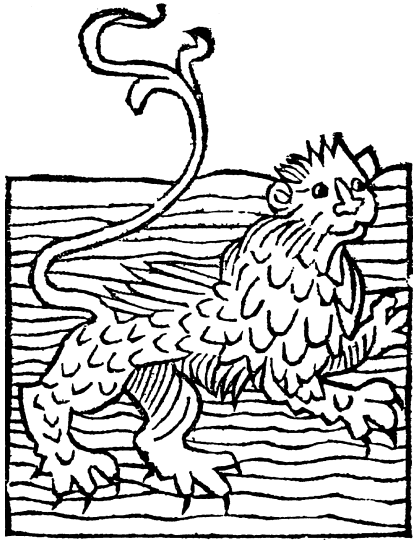
27. Cotte 1944.

28. Cf. Andrews 1948 ; également Cotte 1944, 50, et Cagnolaro 1982, 32 sq.

29. Cotte 1944, 192.



a



b



c

a) *lepus marinus*, b) *leo marinus*, c) *canis marinus*, in *Hortus Sanitatis*, s. l., s. d.
(Bibliothèque municipale de Valognes, R 99)

L'*Hortus Sanitatis* ou la genèse esthétique des monstres

Le formidable développement que vont connaître les littératures scientifique et parascientifique au XV^e et surtout au XVI^e siècle se trouvera parasité par un engouement simultané pour les prodiges³⁰. Connaître la Nature, c'est aussi connaître ses excès, ses débordements. Manifestation patente de la colère divine, le prodige terrifiait les hommes de l'Antiquité ; à Rome, sous la République, il faisait même l'objet d'une procédure d'expiation, qui visait à apaiser le plus rapidement possible les dieux irrités³¹. Assimilé par la suite aux présages, le phénomène prodigieux devient signe divinatoire à part entière, et il le restera longtemps, bien au-delà du Moyen Âge. Dans une religion désormais christianisée, le prodige est l'une des manifestations de la toute-puissance de la Nature, donc de Dieu lui-même, et à ce titre, il suscite autant l'admiration que la terreur : *prodigium* devient synonyme de *miraculum*³². Parmi tous les types de prodiges, ceux qui concernent la nature animée sont, de loin, les plus propres à susciter l'effroi et la curiosité. La littérature des XV^e et XVI^e siècles reflète cet intérêt pour les désordres de la Nature à travers les récits de voyage évoquant les races monstrueuses qui peuplent les confins, et les recueils de *mirabilia* qui inventorient tous les phénomènes hors norme survenus depuis l'Antiquité, parmi lesquels la naissance d'androgynes ou de créatures monstrueuses tient une place de choix. Des ouvrages qui mêlent les considérations les plus rationnelles, étayées par les connaissances du moment, aux affabulations parfois délirantes des auteurs anciens auxquels ils se réfèrent avec dévotion : les premiers naturalistes sont d'abord des humanistes³³.

C'est dans ce contexte qu'est publié, à l'extrême fin du XV^e siècle, l'un des premiers bestiaires imprimés. S'il est édité pour la première fois en 1485 à Mayence par Schöffer³⁴, l'*Hortus Sanitatis* (H. S.), littéralement « Le Jardin de Santé », connaîtra plutôt son heure de gloire au siècle suivant, au cours duquel il fera l'objet de nom-

30. Olmi 1976, 36 ; Céard 1996.

31. Sur la question, on se reportera aux travaux de R. Bloch (en particulier Bloch 1963) et à notre thèse, Février 2001, avec la bibliographie.

32. Cf. Février 2003, 62 *sq.*

33. Cf. Ashworth 1996, 19.

34. Pour une mise au point très complète sur l'histoire du *Gart der Gesundheit* – adapté de l'*Herbarius Mogontinus*, publié à Mayence, en 1484 – et sur celle de l'H. S., nous renvoyons à la thèse (à paraître prochainement) de L. Pinon, *Les Livres de zoologie de la Renaissance, objets de mémoire et instruments d'observation*, soutenue au CESR de Tours en 2000 ; nous remercions d'ailleurs l'auteur, qui nous a permis de consulter quelques pages de cette étude inédite. La paternité du *Gart* est généralement attribuée à Johann von Kaub (dit Jean de Cuba), un médecin de Francfort. Plus vraisemblablement, l'ouvrage résulterait d'une collaboration entre von Kaub et Schöffer. Voir Keil 1986, 57, n. 2-3 (bibliographie complète) et 66 ; également *D'après Nature. Chefs-d'œuvre de la peinture naturaliste en Alsace de 1450 à 1800*, Strasbourg, Créamuse, 1994, p. 49. Quant à l'H. S., il serait, selon L. Pinon, l'œuvre d'un compilateur anonyme.

breuses rééditions. À l'origine, l'*H. S.* ou, plus exactement, le *Gart der Gesundheit*, n'est qu'un herbier regroupant 435 chapitres traitant des plantes et des herbes, ainsi que de leurs vertus médicinales, assortis d'un court traité *De urinis*. Cette version primitive connaîtra en fait douze rééditions entre 1485 et 1499, toujours en langue allemande³⁵. Cependant, réédité dès 1491 à Mayence par Meydenbach, l'ouvrage est alors sensiblement remanié : quatre traités nouveaux – consacrés respectivement aux animaux, aux oiseaux, aux poissons et aux minéraux – viennent compléter l'herbier pour constituer cette fois un volume de 106 chapitres. Traduit en latin, le *Gart* devient l'*H. S.*, qui sera réédité et traduit de nombreuses fois entre 1491 et 1547³⁶. Fondé, comme beaucoup d'herbiers de la même époque, sur le *De materia medica* de Dioscoride, l'*H. S.* devait apparemment beaucoup à un traité médical du XII^e siècle, le *Circa Instans ou Livre des simples medecines* de Mathaeus Platearius, auquel les livres de botanique et de zoologie empruntent une bonne part de leur iconographie.

Dans la tradition des encyclopédies médiévales, l'*H. S.* se présentait comme une compilation de textes savants, dont le principal mérite était sans doute l'exhaustivité³⁷. Accumulant une multitude de citations et de références que l'on trouvait déjà dans maints ouvrages³⁸, l'*H. S.* ne révolutionna pas, vraisemblablement, la science de son temps. Largement redevable à Vincent de Beauvais pour le livre des poissons, la seconde version s'inspirait aussi d'un ouvrage du XIV^e siècle, le *Buch der Natur* de Conrad von Megenberg, premier livre d'histoire naturelle en allemand³⁹, lui-même tiré du *De Natura Rerum* de Thomas de Cantimpré, composé au XIII^e siècle⁴⁰. Dépourvu d'originalité comme de fondement scientifique, ce n'est donc pas le contenu du texte qui retiendra notre attention.

Avec 1073 illustrations, l'*H. S.* est probablement l'ouvrage le plus richement orné de toute la période ; illustration qui, à en croire l'éditeur Meydenbach dans sa préface, aurait été l'objet de tous les soins, dans le souci de reproduire le plus fidèlement possible les animaux et les végétaux qu'il s'agissait de représenter. Une intention louable, même si le résultat est plutôt décevant. Pour ne s'intéresser qu'aux animaux aquatiques, puisque tel est notre propos, on s'apercevra sans peine que les gravures sur bois illustrant chacun des 106 chapitres qui constituent le traité *De piscibus et*

35. On consultera avec profit Choulant 2000, 20-73. Voir aussi Anderson 1977, 89-97.

36. Les rééditions sont nombreuses, car le papier coûte cher alors que la main-d'œuvre est bon marché.

37. Voir De Bouard 1930 ; Michaud-Quantin 1966 ; Van den Abeele 1999, 125.

38. Le compilateur cite Aristote, Plin, Solin ainsi que le *Physiologus* ; les sources médiévales sont représentées par Isidore, Avicenne, Albert Le Grand et Thomas de Cantimpré.

39. Conrad von Megenberg, *Buch der Natur* (éd. F. Pfeiffer, Stuttgart, K. Aue, 1861), Hildesheim, G. Olms, 1962.

40. Thomas de Cantimpré, *De Natura Rerum*, éd. H. Boese, Berlin – New York, W. de Gruyter, 1973 (voir notamment le livre VI, consacré aux monstres marins, p. 231 et 250). Cf. Engels 1974 ; Roy 1990 ; Vollmann 1994 ; Thomasset 2002, 65 et n. 10.

natatilibus ne résultent pas, loin s'en faut, de l'observation de la Nature⁴¹. On pourra certes arguer du fait que les illustrations assez grossières des incunables, reproduites à moindre coût par le procédé de la xylographie⁴², visaient plus à orner l'ouvrage qu'à éclairer de façon pertinente son contenu, et il est notoire que les mêmes figures, simplifiées et remployées à l'infini, étaient utilisées pour illustrer des textes très divers⁴³ : le dessin ne prendra une valeur didactique qu'à partir de 1530-1540⁴⁴. Néanmoins, l'aspect très particulier de ces vignettes nous invite à les détacher de la tradition iconographique pour les examiner dans leur rapport au texte. En fait, et c'est ce qui fait la spécificité de l'*H. S.*, chaque petite gravure illustre à la lettre le texte en regard. À la lettre, c'est-à-dire *littéralement*. Selon toute apparence, l'illustrateur de l'*H. S.* s'est ingénié, à peu près systématiquement, à interpréter, dans sa représentation figurée, une terminologie latine dont nous avons déjà souligné toute l'ambiguïté. C'est ainsi que les appellations de *canis marinus* ou encore de *uitulus marinus* sont prises dans leur sens littéral, transformant par là même des espèces vraies d'animaux marins en créatures hybrides, à tête de mammifère et à queue de poisson : une imagerie proprement fantastique, en rupture totale avec la rigueur formelle d'un traité à visée scientifique⁴⁵. On notera au passage que l'*H. S.* adopte une répartition simplifiée par rapport aux ouvrages antérieurs, comme le *De Natura Rerum* de T. de Cantimpré qui sépare les monstres marins des poissons⁴⁶ : ici, un même chapitre regroupe indistinctement ces créatures, rendues toutes monstrueuses par le jeu d'une iconographie pervertie.

Peut-être était-ce d'ailleurs à l'*H. S.* que le grand naturaliste Pierre Belon faisait allusion dans son *Histoire naturelle des estranges poissons marins*, en condamnant avec virulence l'impéritie de certains illustrateurs :

L'Euident erreur de plusieurs hommes ignorants l'artifice de nature ne me permet passer oultre sans m'esmouuoir, & les toucher de leur temerité. N'est ce pas vne faulte digne de reprehension, de les veoir mettre tant de monstres marins en peinture, sans auoir discretion ? [...] Voulants donc peindre & représenter les choses naturelles, ne pouez mieuls faire que suyure le naturel. [...] O quels estranges poissons marins ? Qui est celuy qui ne sache bien que les noms des animaux terrestres eurent anciennement

41. À cette époque, l'érudition prévaut encore, au détriment de la démarche expérimentale et de l'observation ; cf. Callot 1951, 17 ; Delaunay 1962, 58 ; Mesnard 1973b, 210.

42. La gravure sur cuivre n'apparaîtra qu'à la fin du XVI^e siècle. Sur ces techniques, cf. Knight 1977, 43-46.

43. Sur ces réemplois, voir, outre la thèse citée de L. Pinon, les remarques de Camille 1999, 375 sq. Pour l'illustration des traités encyclopédiques, on se fiait plus volontiers aux modèles picturaux de la tradition livresque qu'à l'observation même de la nature ; cf. Weitzmann 1959, 16-18 ; Hupka 1989, 16 sq.

44. Ackerman 1985, 102 sq. ; Ashworth 1985, 46. Voir aussi Callot 1951, 61 ; Knight 1977, 43.

45. Cf. Meslin 1984, 88 : « Les erreurs de lecture et de compréhension des clercs, les fautes de copistes, l'imagination des auteurs entraînent la naissance progressive de nouveaux monstres » ; également Delort 1984, 76.

46. Cf. Nischik 1986, 413-416.

leur appellation tant en Grece que ailleurs auant les marins. Par cela la plus grande partie des poissons marins prendrent le nom des animaux terrestres. [...] Qui est celui qui ne cognoisse bien le Lieure terrestre ? quelle similitude ha il avec le marin ? Nous l'auons veu et manié tant en la mer, que dehors, mais il n'a aucune semblance avec le terrestre. Semblablement le Regnard de mer qu'a il de commun avec celuy de la terre ? nulle certainement, sinon au goust, & en couleur. [...] Oultre plus ie croy qu'il n'y ait homme qui ne cognoisse vn Chien de mer, car il retient son nom par toute la France : & toutesfois il ne ressemble pas à vn Chien terrestre. [...] Il n'y a personne qui ne cognoisse bien la Viue, que les Grecs ont autres fois nommee Dragon de mer, & encor maintenant elle est nommee en Latin de ce nom la : & toutesfois elle ne ressemble en rien au Dragon, sinon aucunement en couleur. Ceuls qui ne l'auoient pas entendu, nous peignoient des Dragons faicts a plaisir, tels que sont ceuls que nous voions contrefaits avec des raies desguisees, a la façon d'un serpent volant. [...]

Il m'a semblé que il me conuenoit bailler toutes les susdictes peintures pour demonstrier l'erreur de ceuls qui peignoient des monstres contrefaits a plaisir⁴⁷.

Une fantaisie encore plus débridée s'observe dans les illustrations du traité *De gentibus septentrionalibus*, description des particularités de la Norvège due à Olaus Magnus, évêque d'Upsala⁴⁸. Quant à A. Paré, C. Gesner – qui publie le premier grand traité de zoologie – et U. Aldrovandi, leur souci de réalisme ne les empêche pas de recourir, lorsqu'il s'agit d'illustrer les chapitres qu'ils consacrent aux monstres marins, à des figures fantasmagoriques qui ne sont pas sans évoquer les grotesques italiens⁴⁹. Autant d'ouvrages qui, pour ce qui concerne les animaux vrais, présentent un type d'illustration beaucoup plus abouti, témoignant d'un réel progrès dans l'observation scientifique⁵⁰. À l'inverse, on pourra rapprocher les gravures de l'*H. S.* des enluminures⁵¹ de certains manuscrits du *Buch der Natur* de von Megenberg, où se retrouve, sur un tableau unique, une faune aquatique assez similaire, faite d'animaux hybrides⁵². Nous serions donc tentée, *a priori*, de rattacher les gravures si particulières de l'*H. S.* à une tradition iconographique antérieure, que l'illustrateur aurait ainsi adaptée aux textes qu'il lui appartenait d'illustrer⁵³.

47. P. Belon, *L'histoire naturelle des estranges poissons marins, avec la vraie peinture & description du Daulphin, & de plusieurs autres de son espece*, Paris, R. Chaudiere, 1551, Premier livre, chap. XXX, f. 16^r, 17, 18, et chap. XXXII, f. 21.

48. Olaus Magnus, *Historia de gentibus septentrionalibus*, Rome, J.M. de Viottis, 1555 (cf. livre XXI, chap. XXXIX).

49. Voir Dacos 1969 (sur les thèmes marins, cf. notamment pl. XLIX et LVI). Nous remercions Madame X. Muratova pour ses éclairantes suggestions.

50. Voir, par exemple, I. Salviani, *Aquatilium animalium historiae liber primus*, Rome, 1554 ; F. Boussuet, *De natura aquatilium carmen*, Lyon, M. Bonhome, 1558.

51. Ackerman 1985, 102 : « early books illustrators did not represent the world they saw, but made woodcut versions of the painted illuminations of surviving manuscripts ».

52. Cf. Krüger 1967. Pour l'iconographie, voir Hayer 1998 (fig. 6).

53. Voir Baltrusaitis 1960, 258-263.

Dessiner les poissons : l'influence d'une tradition picturale ?

En examinant la mise en page et la disposition des vignettes dans l'*H. S.*, on ne manquera pas de remarquer qu'elles présentent d'évidentes similitudes avec les miniatures des manuscrits médiévaux⁵⁴. Intercalés à chaque fois entre deux chapitres, de petits tableaux, à peu près toujours délimités par un cadre, donnent à voir des animaux aquatiques évoluant dans leur milieu naturel. Le trait est assez grossier – surtout dans l'édition de Mayence (1491), dont les illustrations n'ont pas la finesse de celles de l'édition de Strasbourg⁵⁵ – et le dessin plutôt naïf, dans l'esprit des miniatures du Moyen Âge, qui, elles, étaient coloriées et enrichies d'enluminures. Pour ne prendre qu'un exemple, on voit sans peine que le « lion marin », *leo marinus*, tel qu'il est représenté dans l'édition de Mayence, semble tout droit issu de l'héraldique médiévale, l'illustrateur s'étant contenté de rajouter quelques écailles à un modèle de lion qu'il avait dû trouver sur un blason⁵⁶.

Si l'on cherche à éclairer l'origine de ce bestiaire fantastique, il faudrait donc abandonner l'idée d'un artiste-graveur travaillant seul à l'illustration du volume. De toute évidence, l'*H. S.* n'était qu'un ouvrage de commande, une compilation réalisée à la hâte à partir d'une documentation de seconde main, déjà exploitée par bon nombre d'encyclopédistes ; il paraît peu concevable que l'on ait requis, à grands frais, les services d'un graveur de talent, alors même que, comme nous pouvons le constater, l'ouvrage fut sans cesse réédité et que l'iconographie changeait souvent d'une édition à l'autre. Plus probablement, l'illustration aura pu en être confiée à un de ces ateliers de gravure où, inlassablement, de jeunes apprentis reproduisaient sur leurs bois les figures et les motifs ornementaux qu'ils trouvaient dans les répertoires de modèles ou les manuscrits anciens mis à leur disposition par leur maître⁵⁷. On comprendrait mieux, alors, la distorsion entre le texte et les images qui l'illustrent, distorsion qui serait due, non à l'inculture de l'artiste, mais plutôt à l'incurie de ses assistants. En prenant à chaque fois le nom du poisson placé en tête de chapitre, et sans s'interroger sur sa signification réelle, les artisans zélés s'employaient

54. Pinon 1995, 24.

55. Publiée en 1536 chez l'éditeur Matthias Apiarius et restreinte aux traités de zoologie et de minéralogie.

56. Voir Pastoureau 1997, 136-137 : ce modèle de lion, stéréotypé, remonterait à l'art mésopotamien du troisième millénaire avant notre ère et à la tradition iconographique du Proche-Orient. La même constatation pourrait être faite à propos du « chien de mer », qui ressemble comme un frère au lévrier de l'héraldique.

57. Sur la pérennité de l'iconographie du *Physiologus*, voir Diekstra 1985, 142 : « *Much of this imagery is well assimilated into common usage, in literature, art and heraldry. Its images and those of its medieval descendants survived when its natural history had long been discarded as fabulous* ». Cf. également Gravestock 1999, 120. Sur les recueils de modèles, voir Scheller 1963, 3 et Scheller 1995.

à retrouver dans leurs modèles un type figuratif qui puisse convenir tant bien que mal à ce spécimen si étrange.

Une hypothèse qu'il ne nous est cependant pas possible de vérifier. Aussi nous contenterons-nous prudemment d'envisager les possibles sources iconographiques de l'*H. S.* En comparant ses illustrations et celles des bestiaires médiévaux, on ne saurait nier leur parenté, d'autant que la structure même de l'*H. S.* reprend dans ses grandes lignes celle du bestiaire : une énumération descriptive d'animaux à visée moralisatrice, qui s'appuyait sur les sources antiques et que venaient compléter un volucraire et aussi, souvent, un lapidaire et un plantaire, classification par élément qu'il faut faire remonter à la Genèse. On constate d'ailleurs que, dans le bestiaire médiéval comme dans l'*H. S.*, les oiseaux sont toujours dissociés des animaux terrestres, sans doute parce que, comme les poissons, ils occupent dans l'univers un espace vital qui n'appartient qu'à eux⁵⁸. Il faut cependant noter que, dans les bestiaires du Moyen Âge, les oiseaux tiennent une place beaucoup plus importante que les poissons, dont la famille se restreint toujours aux mêmes individus, parmi lesquels la fameuse *serra*, gigantesque poisson volant capable de poursuivre les navires, le dauphin, la sirène ou encore l'*aspidochelone* (en grec, tortue-aspic), c'est-à-dire la baleine⁵⁹.

S'il connaît son heure de gloire aux XII^e et XIII^e siècles avec les manuscrits anglais, le bestiaire naît aux alentours du IX^e siècle, de la fusion du *Physiologus* latin et d'extraits des *Étymologies* d'Isidore de Séville. Compilation alexandrine de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, le *Physiologus* se présente comme un recueil d'images allégoriques destinées à révéler aux hommes la signification spirituelle de la Nature. L'inventaire du monde animal sert de prétexte à un discours biblique où les comportements des bêtes sont associés aux notions de Péchés ou de Salut. S'appuyant simultanément sur le savoir antique et la doctrine chrétienne, le *Physiologus* connaîtra un grand succès à la fin de l'Antiquité, et il sera traduit en latin au V^e siècle⁶⁰. C'est cette version du *Physiologus*, enrichie d'extraits d'Isidore, qui donnera naissance à la première famille de bestiaires. Ces premiers bestiaires reprennent l'iconographie traditionnelle du *Physiologus*, qui est orné d'enluminures à partir de l'époque carolingienne⁶¹. Une seconde famille de bestiaires verra le jour, vers la seconde moitié

58. Cf. Voisenet 2000.

59. Sont aussi mentionnés le surmulet, le marsouin, le muge, la truite, le scare, le rémore, l'anguille, la murène, le polype, le poisson-torpille ; pour les crustacés, le crabe, la conque, le murex, l'huître, la moule. Notons enfin que la tortue et la grenouille sont mises au rang des animaux marins. Voir George & Yapp 1991.

60. La tradition la plus répandue attribuait cette traduction latine à saint Ambroise.

61. Cf. le ms. 318 de la Bibliothèque municipale de Berne (IX^e siècle). Voir Muratova 1984, 396. Comme le révèlent certaines incohérences, l'illustrateur et le compilateur puisaient parfois à des sources différentes ; cf. Leclercq-Kadaner 1989, 61.

du XII^e siècle, avec l'adjonction de fragments de Solin et de l'*Hexameron* de saint Ambroise. Comme l'a souligné X. Muratova dans les diverses études qu'elle a consacrées à la question, cette deuxième génération de bestiaires se caractérise essentiellement par son iconographie, très différente des images utilisées jusqu'alors. Beaucoup plus soignées que les illustrations des premiers bestiaires, celles qui ornent les luxueux manuscrits anglais des XII^e et XIII^e siècles – tel le célèbre manuscrit Ashmole 1511, de la Bodleian Library d'Oxford⁶² – semblent obéir à une esthétique toute différente.

Contrairement aux autres animaux, qui chacun font l'objet d'une miniature individuelle, et à quelques exceptions près, comme la *serra*, l'hydre ou la sirène, figures types héritées du *Physiologus*, les animaux aquatiques y sont toujours envisagés de manière globale et présentés dans le cadre étroit d'un unique tableau⁶³. D'emblée, on identifie sans peine des créatures hybrides probablement tirées de la lecture de Pline, qui évoque les rivages de la Gédrosie et ces monstres qui « ont des têtes de chevaux, d'ânes, de taureaux [et qui] dévorent les plantations »⁶⁴. Cheval de mer, chien de mer ou taureau marin voisinent sur ces miniatures avec la faune aquatique la plus commune, et malgré un certain nombre de différences dans le traitement du motif, beaucoup de détails se répondent d'un manuscrit à l'autre. La représentation du « cheval de mer » apparaît comme la figure, sinon centrale, du moins dominante de chaque tableau : un superbe équidé à crinière et à queue d'écailles, sans similitude aucune avec l'hippocampe pourtant ainsi dénommé. On peut penser qu'il s'agissait d'un motif très prisé dans l'imagerie médiévale, puisqu'on le retrouve également dans l'ornementation monumentale⁶⁵. D'une manière générale, les monstres marins et surtout les hybrides à queue de poisson sont des motifs récurrents dans la décoration extérieure des édifices religieux du XII^e au XIV^e siècle⁶⁶. L'imagination foisonnante des artistes du Moyen Âge a dû favoriser la naissance de ce bestiaire fantastique, qui aura pu, dans une certaine mesure, inspirer les illustrations des encyclopédies de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance⁶⁷. Si l'on s'attache maintenant, non plus à la postérité, mais plutôt à l'inspiration même de cette iconographie médiévale,

62. Voir Dupuis & Louis 1988.

63. Cf. Delort 1985, 29 : « Il semble bien que le monde aquatique ait surtout été considéré en bloc et ait été connu beaucoup moins précisément que le monde des animaux terrestres ». Sur la présence des animaux aquatiques dans les bestiaires médiévaux, voir James-Raoul 2002.

64. *Nat.* 9, 7 : *quaedam equorum, asinorum, taurorum capitibus, quae depascantur sata*. La Gédrosie (l'actuel Baloutchistan) se situe au sud-est de l'Iran.

65. Cf. Benton 1992, 109.

66. Debidour 1961, 224 : « Rien ne gêne un imagier du Moyen Âge qui raisonne ainsi : qui dit mer, dit poisson ou coquillage. Il suffira donc de donner à l'animal une queue de poisson avec des écailles, ou de le faire sortir d'une conque en spirale pour offrir de lui un portrait plausible ». Un bestiaire forgé par l'imagination et, donc, inépuisable ; cf. Canguilhem 1962, 42 *sq.* : « la vie est pauvre en monstres », alors que « le monstrueux, en tant qu'imaginaire, est proliférant ».

67. Cf. Peil 1996, 121.

c'est encore une fois vers l'Antiquité qu'il nous faut sans doute tourner notre regard⁶⁸. Ces miniatures si caractéristiques des bestiaires de la deuxième génération, où, comme nous l'avons vu, la faune aquatique est tout entière rassemblée, ne sont pas sans rappeler d'autres motifs ornementaux. Sorte d'aquarium d'encre et de vélin, où s'entassent de multiples poissons aux couleurs chatoyantes, la miniature du bestiaire se présente comme une imitation très infidèle de l'art antique, et plus précisément des mosaïques de pavement.

La faune aquatique est un motif récurrent de la mosaïque tardo-hellénistique, dont le musée de Naples abrite deux magnifiques échantillons, parmi lesquels la mosaïque à fond bleu de la Maison du Faune, à Pompéi⁶⁹. Deux mosaïques réalisées sur le même modèle, peut-être par le même artiste, avec le motif central du poulpe combattant une langouste et une murène, que l'on sera tenté de rapprocher de la célèbre mosaïque aux poissons de l'*Antro delle Sorti* du sanctuaire de la Fortune, à Palestrina⁷⁰. Très réalistes dans la manière, ces mosaïques inspireront d'autres œuvres, plus stylisées⁷¹ et où parfois le fantastique trouvera déjà place : datant du II^e siècle de notre ère, les mosaïques d'Anavarza, en Cilicie, comme celles des thermes du Phare, à Ostie (III^e siècle), introduisent ainsi des poissons fabuleux au milieu des poissons réels⁷² ; ce sera le cas, également, aux III^e et IV^e siècles, des mosaïques d'Afrique du Nord (Libye et Tunisie⁷³) et de Syrie⁷⁴. On ne saurait d'ailleurs contester l'importance de la thématique aquatique sur de nombreux supports, qu'il s'agisse de métaux ciselés⁷⁵ ou de céramiques peintes⁷⁶. On peut donc imaginer que les illustrateurs des bestiaires du XII^e siècle se soient inspirés de ces figures stylisées, consignées par la suite dans les catalogues de modèles picturaux⁷⁷, ou bien du pavement tout entier, dans la mesure où le mosaïste lui-même resserrait parfois le motif pour l'adapter à un support de moindre dimension⁷⁸. De la mosaïque de pavement, les tableaux aquatiques figurant dans les bestiaires présentent les traits caractéristiques :

68. Voir Durliat 1985, 76.

69. Mosaïque du premier style (127 x 127), Pompéi, *triclinium* de la Maison du Faune. Voir aussi la mosaïque à fond noir (118 x 118), Pompéi, Maison VIII, 2, 16 (Naples, Musée archéologique).

70. Cette mosaïque, très mutilée, daterait du I^{er} siècle avant J.-C. ; voir Gullini 1956, pl. 7, fig. 1. Sur ces mosaïques, voir l'étude très complète de Meyboom 1977.

71. Comme celles de Piazza Armerina, en Sicile.

72. Budde 1972, 83, fig. 77-81 ; Becatti 1961, pl. 164 et 165.

73. Voir Fantar 1994.

74. Stern 1975, *passim* ; Campbell 1988.

75. Cf. Sauron 2000, 137 : « Les artistes n'ont pas voulu s'inscrire dans la continuité d'une imagerie représentant les monstres comme les protagonistes de la mythologie, mais plutôt et résolument comme les témoins d'une nature livrée à la confusion ».

76. Pour des exemples, on se reportera à Muratova 1991, 37-39. Voir Trendall 1989, 169, fig. 14.

77. Voir Adhémar 1996, 254 sq. ; également Toynbee 1996, 212.

78. Voir Meyboom 1977, 205.

dans un encadrement carré ou rectangulaire, une faune marine luxuriante s'organise autour d'un motif central, dont le trait est plus affirmé⁷⁹. X. Muratova défend pour sa part un autre mode de transmission⁸⁰. L'iconographie à thème aquatique figurant dans les bestiaires ne ferait en fait que reprendre celle des manuscrits byzantins. Les illustrations de la tradition byzantine reproduisaient elles-mêmes les miniatures alexandrines, inspirées de l'art ornemental et donc des mosaïques⁸¹, mais aussi, peut-être, les enluminures des premiers manuscrits illustrés d'Aristote⁸², de Pline ou d'Isidore, dont nous ne possédons malheureusement aucun exemplaire⁸³. La forme même des manuscrits byzantins et le type très particulier d'enluminures encadrées, qui alternent avec le texte, suggèrent en tout cas de façon probante cette filiation⁸⁴.

La question des sources iconographiques des traités encyclopédiques, comme le *De uniuerso* de Raban Maur⁸⁵, a suscité une imposante bibliographie, et ces discussions ont déjà mis en évidence la coexistence probable de deux traditions – les mosaïques ornementales et les illustrations des ouvrages antiques – à l'origine des cycles d'illustrations des manuscrits médiévaux⁸⁶.

Au regard de ces influences réciproques, il n'est guère possible de retracer avec certitude l'histoire de ces motifs picturaux, qui ont pu transiter par la copie des manuscrits d'époque paléochrétienne ou par l'observation de l'art ornemental tardohellénistique⁸⁷. Un retour peut-être inconscient à l'Antique et à ce goût baroque de l'hybridation qui atteint son apogée avec ces figures que l'on dit « grotesques » et trouve sa libre expression dans les tableaux mythologiques repris à l'infini par les mosaïstes d'Afrique du Nord.

Sans le savoir, les illustrateurs désinvoltes ou facétieux de l'*H. S.* rendaient peut-être aux textes de Pline, Isidore et Solin une certaine part de leur iconographie primitive. En un siècle qui s'éveillait à la science, le *Jardin de Santé* prenait des allures de miroir déformant, renvoyant l'image fallacieuse d'une faune aquatique travestie

79. Le poulpe dans les mosaïques antiques, le cheval à queue de poisson dans les bestiaires.

80. Cf. Muratova 1991, 34-36.

81. Voir Michel 1905, 207-209 ; Holli Wheatcroft 1999, 150.

82. Cf. Kadar 1978, 30-32 (Arist., *H. A.* 5, 18, 550 a 25).

83. Il existe un manuscrit illustré de Solin, datant du XIV^e siècle (ms. Milano, Biblioteca Ambrosiana, C 246 inf.) ; voir Muratova 1984, 388-390 ; Muratova 1994, 597.

84. Voir Woodruff 1930.

85. Raban Maur (780-856), évêque de Mayence, est l'auteur de cette encyclopédie essentiellement fondée sur les *Étymologies* d'Isidore de Séville, mais orientée vers une vision allégorique et spirituelle du Monde. Voir Dupuis & Louis 1988, 181 *sq.*, et surtout Goldschmidt 1923-1924, 216-218.

86. Cf. Kappeler 1978, 254, et surtout l'analyse de Holli Wheatcroft 1999.

87. Cf. Baltrusaitis 1960, 264.

en cheptel⁸⁸. Ou comme si, plus simplement, il avait suffi de doter d'une nageoire caudale les animaux terrestres pour figurer le prodigieux bestiaire des fonds marins⁸⁹.

Desinit in piscem, aurait dit Horace : dessiner les animaux de la mer – les « aquatiles », comme les nomme si joliment Belon –, c'était aussi, à l'aube de la Renaissance, s'approprier un peu des merveilles du monde, fascinantes productions d'une Nature toute-puissante, mais capricieuse et fantasque.

Caroline FÉVRIER

Université de Caen Basse-Normandie

Références bibliographiques

- ACKERMAN J.S. (1985), « The Involvement of Artists in Renaissance Science », in *Science and the Arts in the Renaissance*, J. W. Shirley, F.D. Hoeniger (éd.), Washington, The Folger Shakespeare Library, p. 94-129.
- ADHÉMAR J. (1996), *Influences antiques dans l'art du Moyen Âge français. Recherches sur les sources et les thèmes d'inspiration*, Paris, CTHS (CTHS format 21) [1^{re} éd. : Londres, The Warburg Institute (Studies of the Warburg Institute ; 7), 1939].
- ANDERSON F.J. (1977), *An Illustrated History of the Herbals*, New York, Columbia University Press.
- ANDREWS A.C. (1948), « Greek and Latin Mouse-fishes and Pig-fishes », *TAPhA*, 79, p. 232-253.
- ASHWORTH W.B. (1985), « The Persistent Beast. Recurring Images in Early Zoological Illustrations », in *The Natural Sciences and the Arts. Aspects of Interaction from the Renaissance to the XXth Century*, A. Ellenius (éd.), Stockholm, Almqvist & Wiskell, p. 46-66.
- ASHWORTH W.B. (1996), « Emblematic Natural History of the Renaissance », in *Cultures of Natural History*, N. Jardine, J.A. Secord, E.C. Spary (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 17-37.

88. Que dire du chapitre consacré à la *uacca* et au *uitulus marinus*, l'un des derniers de l'ouvrage, où le graveur, sans doute las, s'est contenté de reprendre un bois figurant de paisibles bovins, debout sur leurs pattes ?

89. C'est d'ailleurs par un procédé d'assemblage aussi peu orthodoxe que l'on « fabriquait », aux XVI^e et XVII^e siècles, des monstres naturalisés, sirènes ou « Jenny Hanivers » destinés à duper les plus crédules et à orner les cabinets de curiosités. Voir Petit 1936, 39.

- BALTRUSAITIS J. (1960), *Réveils et prodiges. Le Gothique fantastique*, Paris, A. Colin.
- BECATTI G. (1961), *Scavi di Ostia, IV: Mosaici e Pavimenti marmorei*, Rome, Istituto poligrafico dello stato – Libreria dello stato.
- BENTON J.R. (1992), *Bestiaire médiéval. Les animaux dans l'art du Moyen Âge*, Paris, Éditions Abbeville (trad. fr. de *The Medieval Menagerie. Animals in the Art of the Middle Ages*, New York, Abbeville Press, 1992).
- BIANCHI E. (1981), « Teratologia e geografia. L'homo monstruosus in autori dell'antichità classica », *Acme*, 34, p. 227-247.
- BLOCH R. (1963), *Les Prodiges dans l'Antiquité classique, Grèce, Étrurie, Rome*, Paris, PUF (Mythes et religions ; 46).
- BODSON L. (1997), « Le témoignage de Pline sur la conception romaine de l'animal », in *L'Animal dans l'Antiquité*, B. Cassin, J.-L. Labarrière, G. Romeyer Dherbey (éd.), Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), p. 325-354.
- BOULLET J. (1961), « Les monstres marins », *Aesculape*, p. 3-40.
- BUDDE L. (1972), *Antike Mosaiken in Kilikien, Band II: Die heidnischen Mosaiken*, Recklinghausen, Verlag Aurel Bongers.
- CAGNOLARO L. (1982), « I mammiferi marini in Plinio », in *Plinio e la Natura*, p. 27-38.
- CALLOT E. (1951), *La Renaissance des sciences de la vie au XVI^e siècle*, Paris, PUF (Bibliothèque de philosophie contemporaine).
- CAMILLE M. (1999), « Bestiary or Biology? Aristotle's Animals in Oxford Merton College, MS 271 », in *Aristotle's Animals in the Middle Ages and Renaissance*, C. Steel, G. Guldentops, P. Beullens (éd.), Louvain, Leuven University Press (Medievalia Lovanensia Series 1. Studia ; 37), p. 355-396.
- CAMPBELL S. (1988), *The Mosaics of Antioch*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies (Subsidia Mediaevalia ; 15).
- CANGUILHEM G. (1962), « La monstruosité et le monstrueux », *Diogène*, 40, p. 29-43.
- CAPPONI F. (1990), *Natura aquatiliūm (Plin. nat. hist., IX)*, Gênes, D. Ar. Fi. Cl. Et.
- CAPROTTI F. (1982), « Animali fantastici, fantasie zoologiche e loro realtà in Plinio », in *Plinio e la Natura*, p. 39-61.
- CAZENAVE A. (1979), « Monstres et merveilles », *Ethnologie française*, IX, 3, p. 235-256.
- CÉARD J. (1996), *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle [1977]*, Genève – Paris, Droz – Champion (Travaux d'humanisme et Renaissance ; 158).
- CHOULANT L. (2000), *Graphische Incunabeln für Naturgeschichte und Medizin: enthaltend Geschichte und Bibliographie der ersten naturhistorischen und medicinischen Drucke des XV. und XVI. Jahrhunderts, welche mit illustrierenden Abbildungen versehen sind*, Hildesheim, Olms [1^{re} éd. : Leipzig, Weigel, 1858].
- COTTE J. (1944), *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline*, Paris – Gap, Lechevalier – Louis Jean.

- DACOS N. (1969), *La Découverte de la Domus Aurea et la formation des grotesques à la Renaissance*, Londres – Leyde, The Warburg Institute – E. J. Brill.
- Dans *l'eau, sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*, D. James-Raoul, C. Thomasset (éd.), Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne (Cultures et civilisations médiévales ; 25), 2002.
- DEBIDOUR J. (1961), *Le Bestiaire sculpté du Moyen Âge en France*, Paris, Arthaud (Grandes études d'art et d'archéologie ; 2).
- DE BOUARD M. (1930), « Encyclopédies médiévales. Sur la "connaissance de la nature et du monde" au Moyen Âge », *Revue des questions historiques*, 112, p. 258-304.
- DELAUNAY P. (1962), *La Zoologie au XVI^e siècle*, Paris, Hermann (Histoire de la pensée. École pratique des hautes études. Sorbonne ; 7).
- DELORME J., ROUX C. (1987), *Guide illustré de la faune aquatique dans l'art grec*, Juan-les-Pins, APDCA.
- DELORT R. (1984), *Les Animaux ont une histoire*, Paris, Seuil (Univers historique).
- DELORT R. (1985), « Les animaux en Occident, du X^e au XVI^e siècle », in *Le Monde animal...*, p. 11-45.
- DIEKSTRA F.N.M. (1985), « The *Physiologus*, the Bestiary and Medieval Animal Lore », *Neophilologus*, 69, p. 142-155.
- DUPUIS M.-F., LOUIS S. (1988), *Le Bestiaire d'Oxford*, Paris, P. Lebaud (Reliquaires).
- DURLIAT M. (1985), « Le monde animal et ses représentations iconographiques du XI^e au XV^e siècle », in *Le Monde animal...*, p. 73-92.
- ENGELS J. (1974), « *Thomas Cantimpratensis redivivus* », *Vivarium*, 12 / 2, p. 124-132.
- FAHD T. (1978), « Le merveilleux dans la faune, la flore et les minéraux », in *L'Étrange et le merveilleux dans l'Islam médiéval* (Actes du colloque tenu au Collège de France, organisé par l'Association pour l'avancement des études islamiques, Paris, mars 1975), M. Arkoun, J. Le Goff, T. Fahd, M. Rodinson (éd.), Paris, CNRS – Institut du monde arabe, p. 117-165.
- FANTAR M. H. (1994), *La Mosaïque en Tunisie*, Paris, CNRS.
- FÉVRIER C. (2001), *Le Pontife et le Décemvir. L'expiation des prodiges à Rome. Pratique et politique de deux grands collèges sacerdotaux*, Thèse de doctorat sous la direction de J. Champeaux, Université Paris-Sorbonne – Paris IV, 3 vol., 937 p. (dactyl.).
- FÉVRIER C. (2003), « Le bestiaire prodigieux. Merveilles animales dans les littératures historique et scientifique à Rome », *REL*, 81, p. 43-64.
- FINDLEN P. (1990), « Jokes of Nature and Jokes of Knowledge: The Playfulness of Scientific Discourse in Early Modern Europe », *Renaissance Quarterly*, 43, p. 292-331.
- FOHALLÉ R. (1930), « Sur le vocabulaire maritime des Romains », in *Mélanges Paul Thomas. Recueil de mémoires concernant la philologie classique dédié à Paul Thomas*, Bruges, Imprimerie de Sainte-Catherine, p. 271-299.
- GEORGE W., YAPP B. (1991), *The Naming of the Beasts. Natural History in the Medieval Bestiary*, Londres, Duckworth.

- GOLDSCHMIDT A. (1923-1924), « Frühmittelalterliche illustrierte Enzyklopädien », *Vorträge der Bibliothek Warburg*, 3, p. 215-226.
- GRAVESTOCK P. (1999), « Did Imaginary Animals Exist ? », in *The Mark of the Beast...*, p. 119-139.
- GULLINI G. (1956), *I mosaici di Palestrina*, Rome, Archeologia classica (Suppl. I).
- HAYER G. (1998), Konrad von Megenberg « Das Buch der Natur ». *Untersuchungen zu seiner Text- und Überlieferungsgeschichte*, Tübingen, Niemeyer (Münchener Texte und Untersuchungen zur deutschen Literatur des Mittelalters ; 110).
- HOLLI WHEATCROFT J. (1999), « Classical Ideology in the Medieval Bestiary », in *The Mark of the Beast...*, p. 141-159.
- HUPKA W. (1989), *Wort und Bild. Die Illustrationen in Wörterbüchern und Enzyklopädien*, Tübingen, Niemeyer (Lexicographica Series Major ; 22).
- JACOB C. (1980), « De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux. Sur la paradoxographie grecque », *Lalies*, 2, p. 121-140.
- JAMES-RAOUL D. (2002), « Inventaire et écriture du monde aquatique dans les bestiaires », in *Dans l'eau, sous l'eau...*, p. 178-182.
- KADAR Z. (1978), *Survivals of Greek Zoological Illuminations*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
- KAPPLER C.-C. (1978), « Le monstre médiéval », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 58, p. 253-264.
- KAPPLER C.-C. (1980), *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, Paris, Payot (Le regard de l'histoire).
- KEIL G. (1986), « Hortus Sanitatis, Gart der Gesundheit, Gaerde der Sunthede », in *Medieval Gardens*, Washington, Dumbarton Oaks (Dumbarton Oaks Colloquium on the History of Landscape), p. 55-68.
- KNIGHT D.M. (1977), *Zoological Illustration. An Essay towards a History of Printed Zoological Pictures*, Folkstone, Dawson.
- KOLB K. (1996), *Graveurs, artistes et hommes de science. Essai sur les traités de poissons de la Renaissance*, Paris, Éditions des Cendres.
- KRÜGER S. (1967), « Fische im Buch der Natur und in der *Æconomica* des Konrad von Megenberg. Ein Beitrag zur Zoologie im Mittelalter », *Die Naturwissenschaften*, 54, p. 257-259.
- LACROIX L. (1937), « Noms de poissons et noms d'oiseaux en grec ancien », *AC*, 6, p. 265-302.
- Le Monde animal et ses représentations au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)*, Toulouse, Université de Toulouse – Le Mirail, 1985.
- LECLERCQ-KADANER J. (1989), « De l'art antique à l'art médiéval. À propos des sources du bestiaire carolingien et de ses survivances à l'époque romane », *Gazette des Beaux-Arts*, 113, n° 1441, p. 61-66.
- MESLIN M. (1984), *Le Merveilleux. L'imaginaire et les croyances en Occident*, Paris, Bordas.

- MESNARD P. (1973a), « L'horizon zoologique de la Renaissance », in *Sciences de la Renaissance*, p. 197-205.
- MESNARD P. (1973b), « Les animaux anciens et les animaux modernes », in *Sciences de la Renaissance*, p. 207-220.
- MEYBOOM P.G.P. (1977), « I mosaici pompeiani con figure di pesci », *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, 39, p. 49-93 ; 197-208.
- MICHAUD-QUANTIN P. (1966), « Les petites encyclopédies du XIII^e siècle », *Cahiers d'histoire mondiale*, 9, p. 580-595.
- MICHEL A. (1905), *Histoire de l'Art, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, t. I, *Des débuts de l'art chrétien à la fin de la période romane*, Paris, A. Colin.
- MURATOVA X. (1984), « Problèmes de l'origine et des sources des cycles d'illustrations des manuscrits des bestiaires », in *Épopée animale, fable, fabliau* (Actes du IV^e colloque de la Société internationale renardienne, Évreux, 7-11 septembre 1981), G. Bianciotto, M. Salvat (éd.), Paris, PUF (*Cahiers d'études médiévales* ; t. 2-3 / Publications de l'université de Rouen ; 83), p. 383-408.
- MURATOVA X. (1991), « Sources classiques et paléochrétiennes des illustrations des manuscrits des bestiaires », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, p. 29-50.
- MURATOVA X. (1994), « Aspects de la transmission textuelle et picturale des manuscrits des bestiaires anglais à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle », in *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Âge. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève – Paris, Librairie Droz – Librairie Champion, p. 579-605.
- NAAS V. (2002), *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome ; 303).
- NAUERT C.G. (1979), « Humanists, Scientists and Pliny. Changing Approaches to a Classical Author », *American Historical Review*, 84, p. 72-85.
- NISCHIK T.M. (1986), *Das volkssprachliche Naturbuch im späten Mittelalter. Sachkunde und Dinginterpretation bei Jacob van Maerlant und Konrad von Megenberg*, Tübingen, Niemeyer (Hermaea, N.F. ; 48).
- OLMI G. (1976), *Ulisse Aldrovandi. Scienza e Natura nel secondo cinquecento*, Trento, Libera Università degli studi di Trento (Collana di storia sociale ; 2).
- PASTOUREAU M. (1997), *Traité d'héraldique*, Paris, Picard (Grands manuels Picard).
- PEIL D. (1996), « On the Question of a *Physiologus* Tradition in Emblematic Art and Writing », in *Animals in the Middle Ages. A Book of Essays*, N. Flores (éd.), New York – Londres, Routledge, p. 103-130.
- PETIT G. (1936), « Animaux marins qu'on appelle "monstres" », *La Terre et la Vie*, 6, p. 37-45.
- PINON L. (1995), *Livres de zoologie de la Renaissance. Une anthologie (1450-1700)*, Paris, Klincksieck (Corpus iconographique de l'histoire du livre).
- Plinio e la Natura* (Atti del ciclo di conferenze sugli aspetti naturalistici dell'opera pliniana, Côme, 1979), Côme, Camera di Commercio, 1982.

- ROY B. (1990), « La trente-sixième main : Vincent de Beauvais et Thomas de Cantimpré », in *Vincent de Beauvais. Intentions et réceptions d'une œuvre encyclopédique au Moyen Âge* (Actes du XIV^e colloque de l'Institut d'études médiévales, Montréal, 27-30 avril 1988), M. Paulmier-Foucart, S. Lusignan, A. Nadeau (éd.), Saint-Laurent – Paris, Bellarmin – Vrin (*Cahiers d'études médiévales* ; numéro spécial 4), p. 241-252.
- SAINT-DENIS E. de (1943), « Quelques noms de poissons en latin classique », *LEC*, p. 129-151.
- SAINT-DENIS E. de (1944), « Quelques bévues de Pline l'Ancien dans ses livres des poissons », *RPh*, 70, p. 153-172.
- SAINT-DENIS E. de (1947), *Le Vocabulaire des animaux marins en latin classique*, Paris, Librairie Klincksieck (Études et commentaires ; 2).
- SAINT-DENIS E. de (1966), « Additions et rectifications au vocabulaire des bêtes aquatiques en latin », *RPh*, 40 (92), p. 228-246.
- SAURON G. (2000), *L'Histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome*, Paris, Éditions A. & J. Picard (Antiqua).
- SCHELLER R. W. (1963), *A Survey of Medieval Model Books*, Haarlem, De Erven F. Bohn.
- SCHELLER R. W. (1995), *Exemplum : Model-Book. Drawings and the Practice of Artistic Transmission in the Middle Ages (ca. 900-ca. 1470)*, M. Hoyle (trad.), Amsterdam, Amsterdam University Press.
- SCHEPENS G., DELCROIX K. (1996), « Ancient Paradoxography. Origin, Evolution, Production and Reception », in *La letteratura di consumo nel mondo greco-latino* (Atti del convegno internazionale, Cassino, 14-17 settembre 1994), O. Pecere, A. Stramaglia (éd.), Cassino, Levante, p. 375-460.
- SCHMID G. (1909), *Die Fische in Ovids Halieuticon : Zoologisches und Lexikologisches, Philologus* (Supplementband ; XI, 3), p. 256-404.
- Sciences de la Renaissance* (VIII^e Congrès international de Tours. Actes du colloque organisé en 1965 au Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours), Paris, Librairie philosophique Vrin (De Pétrarque à Descartes ; 27), 1973.
- STERN H. (1975), « La funzione del mosaico nella casa antica », in *Mosaici in Aquileia e nell'alto Adriatico* (Atti della [...] Settimana di Studi Aquileiesi), M. Mirabella Roberti (éd.), Udine, Arti Grafiche Friulane (Antichità altoadriatiche ; 8), p. 39-57.
- The Mark of the Beast. The Medieval Bestiary in Art, Life, and Literature*, D. Hassig (éd.), New York – Londres, Garland Publishing – Routledge (Garland Medieval Casebooks ; 22), 1999.
- THOMASSET C. (2002), « De la Bible à Albert Le Grand », in *Dans l'eau, sous l'eau...*, p. 59-78.
- TOYNBEE J. M. C. (1996), *Animals in Roman Life and Art*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press [1^{re} éd. : Londres, Cornell University Press – Thames & Hudson (Aspects of Greek and Roman Life), 1973].
- TRENDALL A. D. (1989), *Red Figure Vases of South Italy and Sicily : a Handbook*, Londres, Thames & Hudson.

- VAN DEN ABEELE B. (1999), « L'allégorie animale dans les encyclopédies latines du Moyen Âge », in *L'Animal exemplaire au Moyen Âge. V^e-XV^e siècles* (Actes du colloque d'Orléans, 27-28 septembre 1996, Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval – École des hautes études en sciences sociales), J. Berlioz, M.A. Polo de Beaulieu (éd.), Rennes, PUR (Histoire), p. 123-143.
- VERGÉ-FRANCESCHI M. (1997), *La Mer. Les symboles*, Paris, P. Lebaud.
- VOISENET J. (2000), *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du V^e au XII^e siècle*, Turnhout, Brepols (Albums culturels).
- VOLLMANN B.K. (1994), « La vitalità delle enciclopedie di scienza naturale : Isidoro di Siviglia, Tommaso di Cantimpré e la redazioni del cosiddetto "Tommaso III" », in *L'Enciclopedismo medievale: Memoria del Tempo I* (Atti del convegno, San Gimignano, 8-10 ottobre 1992), M. Picone (éd.), Ravenna, A. Longo Editore, p. 135-145.
- WEITZMANN K. (1959), *Ancient Book Illumination*, Cambridge, Harvard University Press.
- WOOD F.A. (1927-1928), « Greek Fish Names », *AJPh*, 48, p. 297-325 ; 49, p. 36-56 ; 167-187.
- WOODRUFF H. (1930), « The *Physiologus* of Bern. A survival of Alexandrian Style in a Ninth Century Manuscript », *The Art Bulletin*, 12, p. 226-253.